Éditorial

Nicole Belmont et Cécile Leguy

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/clo/4586>

DOI : 10.4000/clo.4586

ISSN : 2266-1816

Éditeur

INALCO

Édition imprimée

Date de publication : 21 juin 2018

Pagination : 9-17

ISBN : 9782858313143

ISSN : 0396-891X

Référence électronique

Nicole Belmont et Cécile Leguy, « Éditorial », *Cahiers de littérature orale* [En ligne], 83 | 2018, mis en ligne le 20 juin 2019, consulté le 01 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/clo/4586> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clo.4586>

Cahiers de littérature orale est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

GENEVIÈVE CALAME-GRIAULE

© Archives familiales, tous droits réservés

Éditorial

Nicole BELMONT
EHES – LAS

Cécile LEGUY
Sorbonne Nouvelle – LACITO, UMR 7107 du CNRS

Le 19 juin 2015, à l'occasion d'un colloque¹ dont les principales interventions font l'objet de ce numéro, le comité de rédaction des *Cahiers de littérature orale* a rendu hommage à la fondatrice de la revue, Geneviève Calame-Griaule, qui la dirigea de 1976, date de sa création, à 2011. Traversant les nombreux aléas de l'édition scientifique, la revue bénéficia depuis l'origine du soutien de l'Inalco. Part importante de l'œuvre de G. Calame-Griaule, bien que moins apparente, elle couvre un domaine très large et à l'époque peu étudié par les chercheurs de façon spécifique. G. Calame-Griaule, outre ses recherches et ses publications autant de terrain que de théorie, a maintenu grâce à la revue une large exploration de ce domaine, au fur et à mesure de l'avancement des travaux, et ceci pendant presque quarante ans.

Dans le numéro 39-40, qui marquait les vingt ans des *CLO*, elle rappelait rapidement l'histoire de la revue. À l'origine de laquelle il y avait :

1. Co-organisé par Ursula Baumgardt, Nicole Belmont et Cécile Leguy, ce colloque, qui a eu lieu dans l'auditorium de l'Inalco, a été ouvert par Marie-Caroline Saglio-Yatzimirsky, alors vice-présidente du Conseil Scientifique de l'Inalco.

[...] un petit groupe de chercheurs, venus d'horizons divers mais ayant en commun la passion de l'oralité et qui [...] avaient décidé de travailler ensemble sur la littérature orale *de partout et de toujours*². [...] un lieu d'expression et de rencontre pour tous ceux qui travaillaient dans le même domaine : celui de l'oralité au sens le plus large comprenant tous les genres littéraires oraux, les situations d'oralité et d'une manière générale tout ce qui relève de la parole codifiée, y compris dans ses représentations plastiques³.

Une entreprise innovante et pleine d'un enthousiasme qu'elle a toujours conservé. L'éditorial du premier numéro (1976) précise l'origine du projet, ambitieux mais difficilement réalisable : un groupe d'universitaires décidés à rassembler, à l'instigation de René Etiemble et de René Sieffert, toutes les recherches en littérature générale et en théorie de la littérature. Il s'organisa plus raisonnablement en six groupes. Il vaut la peine de noter que seul le troisième, intitulé « Oralité et domaines oraux (collecte de littérature orale, anthropologie de l'oralité, relation oral-écrit) », poursuivit ses travaux, en particulier dans le cadre du CRO (Centre de recherche sur l'oralité) à l'Inalco et de façon plus pérenne encore à travers les *Cahiers*, premier souhait du groupe. C'est dire qu'une urgence était ressentie par les chercheurs, un besoin de légitimation d'un domaine de recherche déjà bien présent, mais mal reconnu, voire méprisé.

L'éditorial de ce premier numéro, où l'on entend beaucoup la voix de G. Calame-Griaule, précise les tâches à venir, qui mobilisent la linguistique, voire la phonétique, et la stylistique – le « style oral » –, sans oublier les questions difficiles de la collecte. Un véritable « programme de recherche » qui tendra à élaborer une « anthropologie de l'oralité ». On entend également – supposons-nous – d'autres voix dans ce texte collectif, comme celle que l'on imagine venir de Jacques Dournes : « À la différence de l'écrit qui est daté et qui fait date, où l'on peut opposer ancien et moderne, l'oral ignore cette usure, on peut le tuer, mais il ne vieillit pas⁴. »

En fait ce programme de recherche, on peut déjà le trouver, largement plus développé, dans le texte, signé par G. Calame-Griaule, véritablement fondateur de l'anthropologie linguistique française : « Pour une étude ethnolinguistique

2. Nous nous permettons de souligner.

3. CALAME-GRIAULE, 1996, p. 17.

4. Plus pessimiste Walter Ong déclarait : « La parole naît dans le temps et meurt en naissant », ONG, 1967, p. 48.

des littératures orales africaines⁵. » Fondateur et programmatique donc, il ne retire rien de leur valeur aux travaux déjà nombreux à cette époque – l'abondante bibliographie qui l'accompagne en témoigne – mais il leur assigne un cadre scientifiquement rigoureux et exhaustif.

Dans sa contribution à ce volume, Frank Alvarez-Pereyre met l'accent sur l'intérêt que porte G. Calame-Griaule aux contes, qu'il nomme joliment « la faveur pour les contes ». Et il s'interroge sur ce « goût » et les raisons de ce « goût⁶ ». Celles-ci tiennent à la spécificité et aux fonctions propres de ce genre littéraire :

Il semble bien que se réalise là, d'une manière toute singulière, la jonction de trois plans irréductibles et pourtant totalement imbriqués : celui des opérations symboliques les plus récurrentes et les plus centrales dans la construction des individus et des sociétés ; celui des opérateurs, variés mais déterminants, par lesquels passent l'encodage et le décodage des fils multiples qu'appelle une telle construction des individus et des sociétés ; celui des ancrages les plus localisés à travers lesquels les sociétés prennent en charge leurs problématiques propres, pour les construire et les négocier au jour le jour au double plan individuel et collectif⁷.

Dans les contes, quelle que soit la culture dont ils relèvent, l'opposition individuel/collectif devient floue, voire s'abolit. La question, considérée parfois comme la pierre angulaire de l'anthropologie, se pose alors tout différemment⁸.

Africaniste d'origine si l'on peut dire, G. Calame-Griaule est fondamentalement anthropologue quel que soit le terrain qui s'offre à elle : on lira avec surprise le récit de son trop court terrain en Roumanie relaté par Ioana Andreescu qui était à ses côtés (voir en Documents).

En raison de cette « faveur pour le conte » qui la caractérisait, elle ne pouvait rester indifférente à un phénomène qui prend forme vers 1968 en France et s'y développe jusqu'à se constituer en un mouvement socio-culturel important et paradoxalement mal connu. C'est elle qui lui a donné son nom

5. *Langages*, 1970, p. 22-47.

6. Rappelons ce bel article que G. Calame-Griaule intitule « Ce qui donne du goût aux contes », CALAME-GRIAULE, 1982, p. 45-60.

7. Citation issue de l'article de Frank Alvarez-Pereyre à retrouver dans ce numéro.

8. La considération de ce point aiderait peut-être à comprendre les attitudes ambivalentes envers les contes, en particulier dans les sociétés occidentales qui les rejettent vers l'enfance.

officiel : le *Renouveau du conte*. L'apparition de conteurs et la progression éparse de performances publiques organisées çà et là posaient la question d'une revalorisation de la parole codifiée en-deçà et au-delà de l'écrit, jouissant d'une marge de liberté que ne possède pas le théâtre par exemple, basé sur le respect scrupuleux de l'écrit originel.

Elle organise alors le colloque *Le Renouveau du conte* qui se tient au musée national des Arts et Traditions populaires du 21 au 24 février 1989 et qui rencontre un succès considérable⁹. Des communications et des interventions nombreuses, une efflorescence d'apports théoriques et d'expériences, des questions, des débats confirment la pertinence de cette rencontre en tant que mise au jour d'un phénomène culturel à la fois actuel, diffus et en quête urgente de reconnaissance. Dans l'introduction, G. Calame-Griaule s'interroge sur ce phénomène que le colloque révèle dans son ampleur : une « richesse foisonnante ».

Tout se passe comme si la disparition du conte traditionnel avait laissé un vide à la fois culturel et affectif et que nos sociétés industrialisées, nourries de produits médiatisés, s'efforçaient d'en découvrir les valeurs¹⁰.

Ces expériences de « néocontage » posent le problème des liens avec les pratiques traditionnelles, essentiellement rurales, qui disparaissent sous la pression des moyens de communication et de divertissements médiatisés, plus ou moins rapidement mais inéluctablement. La plupart des conteurs et conteuses contemporains récusent cette appellation de « néo-conteur ». Dans le volume, Michel Hindenoch dit son malaise par rapport à ce terme, sans nier les difficultés de positionnement :

Le terme néo a souvent un sens péjoratif [...] En tous cas on se sent décalé, inauthentique, on a la désagréable impression d'arriver trop tard ! Le conte est porteur de mémoire et, par-là, il indique un sens, un sens de retour [...] dès qu'on cherche à s'inscrire plutôt dans le présent et l'avenir, on se sent exclu et coupable. Énormément de gens sont culpabilisés¹¹...

9. Sous l'égide de la DRAC Île-de-France, du musée national des Arts et Traditions populaires et de l'association l'Âge d'or de France, il est publié en 1991 par les éditions du CNRS (réédité en 1999).

10. CALAME-GRIAULE, 1991, p. 11.

11. HINDENOCH, 1991, p. 411.

Et il ajoute à cette intervention extraite de la discussion suivant son exposé¹² que cette culpabilité « est en train de s'évaporer », « car nous sommes reçus ici au musée des ATP » et qu'il « était temps [...] que l'on reconnaisse que la mémoire a besoin de l'imagination et que l'imagination a besoin de la mémoire ! Et que l'une sans l'autre, c'est la mort¹³ ».

Pour G. Calame-Griaule l'énergie de ce mouvement de « renouveau » se fonde sur un besoin, insatisfait dans la modernité culturelle, celui d'une communication non médiatisée. Ce besoin se manifeste déjà par la réhabilitation des valeurs traditionnelles du folklore, marquée en particulier par les collectes systématiques. Mais elle note également l'origine étrangère de certains conteurs professionnels – Maghreb, Afrique – plus proches d'une tradition orale encore vivante. En contrepartie, on pourrait y mettre le recours des conteurs d'origine française à des répertoires lointains, « exotiques » : la « parole étonnante » comme disent les Dogon¹⁴. Cette valorisation des corpus lointains écarte en partie les contes traditionnels européens qui ont été rejetés depuis le recueil des frères Grimm dans la littérature à usage des enfants. Ils retrouveront leur place peu à peu dans le corpus utilisé. Sont privilégiés les récits issus d'une tradition encore vivante (ou supposée telle) au détriment de ceux que l'écrit a figés. Pour G. Calame-Griaule, ce mouvement est en quête de racines, la rupture avec le conte traditionnel n'a pas permis la transmission assortie d'une autorisation ou d'une légitimation. On rappellera la métaphore de Bruno de La Salle qui voit dans le conteur contemporain « un orphelin, un enfant né sous X, un enfant pas vraiment désiré [...] pas nourri au lait de la parole pesée, mesurée, respirée, partagée [...] ». Un enfant sans mémoire, affamé d'histoires¹⁵ ». Il a reçu un nom, il a été reconnu (au sens juridique du mot) grâce à ce colloque.

C'est en effet une *culture hors-sol*. Le biotope du conte traditionnel, essentiellement oral et rural, a disparu. Et les rares détenteurs de cette culture ancienne, en bribes d'ailleurs, ressentent violemment son profond décalage avec la modernité qu'ils n'ignorent pas. Et cependant le désir de partager des histoires sans médias interposés persiste : grâce à G. Calame-Griaule il a été mis au jour

12. Intitulé « Les nouveaux conteurs d'aujourd'hui et leur acculturation », HINDENOCH, 1991, p. 405-413.

13. Une rencontre étonnante avec ce qu'écrit Aharon Appelfeld dans son ouvrage bouleversant *Histoire d'une vie* : « La mémoire et l'imagination vivent parfois sous le même toit », APPELFELD, 1999, p. 7.

14. CALAME-GRIAULE, 2006.

15. LA SALLE, 2011.

dans toute son ampleur contemporaine. Elle a fait apparaître les « interrogations [des conteurs] sur le rôle qu'ils peuvent jouer dans la société actuelle et sur la forme qu'ils doivent donner à leur message pour être entendus », ainsi que sur la façon de renouer « la longue chaîne de la tradition orale¹⁶ ». « Mémoire et imagination » ou, suivant les termes de G. Calame-Griaule, « permanence et métamorphose ».

Dans son introduction et ses commentaires aux *Contes dogon du Mali*, elle réaffirme l'universalité du conte et de ses fonctions.

Les problèmes qu'ils soulèvent sont partagés par la plupart des sociétés humaines. C'est pourquoi j'ai tenté dans mes commentaires de montrer à la fois la spécificité dogon des récits et leur parenté éventuelle avec d'autres récits, africains ou non. J'ai donc fait appel, chaque fois que c'était possible, à la classification internationale de Aarne et Thompson¹⁷.

Un principe d'ouverture anthropologique, au-delà de la nécessaire analyse strictement culturelle, qu'elle a en effet toujours appliquée¹⁸.

Les chercheurs en littérature orale ont une immense dette envers elle. Ce volume, complété par un entretien filmé dont le public du colloque a eu la primeur, tente de lui témoigner leur reconnaissance.

Partant de l'état actuel des disciplines frontières, en particulier de celles qui allient linguistique et anthropologie, Frank Alvarez-Pereyre démontre avec brio l'actualité des propositions et travaux de G. Calame-Griaule. En plaçant la parole au centre de son approche théorique et méthodologique, elle a inauguré en France le champ des études axées sur la performance, sur la parole « vécue » (ainsi qu'elle nomme la troisième et magistrale partie d'*Ethnologie et langage*¹⁹) et située. En choisissant un genre spécifique de parole située, le conte, elle a contribué non seulement à ce que la littérature orale soit reconnue à sa juste valeur, mais elle a su aussi montrer le rôle initiatique de ce type de parole, sa place dans la construction sociale de l'individu. Femme de terrain, elle a œuvré pour le progrès des méthodes et des théories et, comme le dit bien F. Alvarez-Pereyre, au « décloisonnement » des disciplines s'intéressant aux sociétés et aux cultures dans toute leur complexité

16. CALAME-GRIAULE, 1991, p. 19.

17. CALAME-GRIAULE, 2006, p. 22.

18. De nombreux articles et particulièrement CALAME-GRIAULE, 1987 et CALAME-GRIAULE, 2002.

19. CALAME-GRIAULE, 2009, p. 251-501.

en imposant l'ethnolinguistique, non comme un dogme, mais comme une manière de tenir compte de la réalité dans ses multiples dimensions et, surtout, de prendre en compte les catégories vernaculaires. On n'a pas fini de mesurer les conséquences de l'avènement de cette démarche sur l'anthropologie générale, suite à l'impulsion donnée en France par la fondatrice des *Cahiers de littérature orale*. Ainsi que le présente avec enthousiasme F. Alvarez-Pereyre qui fut l'un de ses étudiants et a lui-même grandement contribué au développement de l'ethnolinguistique, c'est plus généralement une transformation des modèles de compréhension des sociétés humaines qui a été rendue possible, sur quatre plans au moins : celui de leur écologie propre, celui de leurs modes de structuration, celui de leur historicité, celui de leurs dynamiques internes²⁰.

Dans son article, Ursula Baumgardt montre la postérité de G. Calame-Griaule sur un champ qui s'est particulièrement développé depuis l'article prospectif publié en 1970, recommandant « une étude ethnolinguistique de la littérature orale », plus précisément concernant les recherches africanistes. En effet, nombreux ont été les travaux effectués dans la continuité, par ses plus proches collègues (comme Veronika Görög-Karady, Christiane Seydou, Suzy Platiel, Jean Derive,...) et par ceux dont elle fut la directrice de thèse, tout comme par la génération suivante. Passant en revue les publications notables au sujet des principaux genres : conte, épopée, genres brefs, Ursula Baumgardt présente ensuite les problématiques transversales, mettant en valeur les complexités de l'oralité, ainsi que de la néo-oralité telle qu'elle a pu être étudiée depuis les travaux sur le *Renouveau du conte*. Elle termine en exposant quelques difficultés rencontrées actuellement dans les recherches portant sur l'oralité, mais aussi les nouvelles perspectives qui se sont développées autour de l'ethnopoétique, de la pragmatique ou encore de l'ethnocritique ces dernières années.

Jean Derive, rappelant combien la démarche prônée par G. Calame-Griaule a pu mettre en valeur la performance, défend, afin de mieux saisir les enjeux sociaux de celle-ci lors de l'analyse, une étude qui tienne compte du déroulement de l'événement et présente les productions (des contes par exemple) dans l'ordre de leur émission, chacune s'éclairant des autres. Ainsi, la « séance » lui semble être l'unité pertinente d'analyse pour la littérature orale, et il le démontre de manière illustrée en revenant sur certains de ses propres travaux menés auprès des Dioula de Kong (Côte d'Ivoire). Si l'intérêt de baser l'analyse sur la suite des productions orales intervenant lors d'un rituel semble évident, tout comme la joute verbale est nécessairement mieux comprise quand on entend chaque réplique dans

20. Voir dans ce numéro : ALVAREZ-PEREYRE.

le contexte de l'échange, Jean Derive prouve qu'il en est de même pour des énoncés qui peuvent paraître plus circonstanciels, comme par exemple les chants entonnés lors du travail champêtre. Dans ce cas aussi, une analyse diachronique montre la continuité, chaque chant ayant sa place dans l'ensemble, ponctué par les louanges individuelles adressées aux meilleurs cultivateurs. Ainsi, une série de contes racontés par différentes personnes lors d'une veillée est une « création collective » qui a sa cohérence, ce qu'il montre bien en analysant une série de dix-neuf contes recueillis à la suite. La séance en elle-même est une œuvre à part entière et en étudiant les éléments séparés de leur contexte énonciatif serait prendre le risque de ne pas tout comprendre.

Christiane Seydou analyse des légendes d'origine des Peuls comme une illustration de la position théorique de G. Calame-Griaule, défendant l'intérêt d'étudier la littérature orale pour le chercheur en ethnolinguistique, intéressé en premier lieu par ce qui concerne le langage. En effet, cette population d'origine nomade dispersée sur un territoire allant du Sénégal au Cameroun présente une grande diversité, tout en se réclamant d'une identité commune, une manière d'être peul qui comporte des savoir-être et une langue. Dans les légendes non islamisées, le pastoralisme et la langue sont les deux éléments identitaires présentés comme à l'origine d'une nouvelle population, l'accent étant plus mis sur la langue et la religion dans les versions d'influence islamique. La comparaison entre les deux types de légendes d'origine permet à Christiane Seydou de mettre en valeur l'importance accordée à la langue, qui marginalise les protagonistes – un frère et une sœur chassés parce que parlant une langue inconnue, qui s'unissent pour donner naissance à un nouveau peuple tout en rassemblant un troupeau de bovins – dans les premières, et qui à l'inverse glorifie ceux par qui la prophétie s'accomplit dans les secondes. L'importance accordée à la langue comme fondatrice d'une identité propre est interprétée par l'auteure comme une réponse à la dispersion et à la diversité de ce peuple de pasteurs.

En étudiant des chants de funérailles moose du Burkina Faso, Alice Degorce s'attaque à un genre littéraire particulièrement complexe, comprenant des éléments poétiques énigmatiques, des devises, des métaphores, des formules nécessitant pour les comprendre une bonne connaissance du contexte et de la langue. Pour mener à bien cette étude, Alice Degorce montre combien il est nécessaire de tenir compte de l'ensemble de la performance, des relations sociales entre les protagonistes, de leur position vis-à-vis du ou de la défunt.e et de l'histoire locale. Françoise Ugochukwu s'intéresse quant à elle à la néo-oralité à partir d'un film nigérian, *Ije The Journey*, qui met en scène deux sœurs et reprend, en les situant au sein des problématiques propres à la diaspora américaine, le schéma narratif du conte-type AT311 où la sœur cadette sauve son aînée des griffes de l'ogre. Comme

le remarque Françoise Ugochukwu, ce n'est pas seulement l'histoire relatée pour cette production de Nollywood qui fait de ce film un élément de néo-oralité, mais aussi le récit en voix *off* dans la langue igbo, ainsi que les gros plans sur les visages lors des moments de silence, les gestes pendant les dialogues, la présence de chants, la mise en valeur d'objets symboliques. En tant que film d'*edutainment* [*education* + *entertainment*], sa dimension éducative, voire initiatique, le rapproche également des contes de tradition orale.

Parmi les éléments de la performance mis en valeur par les travaux de G. Calame-Griaule, la gestuelle a une place toute particulière. Micheline Lebarbier, reprenant les apports des différentes publications de l'ethnolinguiste sur ce sujet, montre le caractère précurseur de ses recherches, visant non seulement à observer les gestes accompagnant les productions orales, mais également à en saisir le sens et leur rôle dans la performance, en particulier quand ils apportent du supplément de sens aux énoncés, voire quand ils rendent la parole inutile²¹.

Jean-Marie Privat et Pierre Diarra terminent ce volume d'hommage en s'intéressant aux expressions sonores et gestuelles propres aux enterrements, à partir d'un phénomène qui semble prendre de l'importance en Occident ces dernières années et n'est pas sans rappeler certaines pratiques funéraires africaines : les applaudissements posthumes. Lors des funérailles de G. Calame-Griaule, le gros tambour dogon réservé à cette occasion a retenti, faisant vibrer le cœur des participants au rituel regroupés dans une petite église de la région parisienne au rythme grave des rites d'une région du monde à laquelle la défunte était restée très attachée. Dans leur texte à deux voix, les auteurs retracent ce lien, d'un contexte à l'autre. Lors des enterrements en Afrique de l'Ouest, il n'est pas rare de rire ou d'assister à des scènes burlesques, mises en scène par les « parents » en relation de plaisanterie avec le défunt. Ces manifestations qui peuvent sembler festives visent également à redonner la priorité à la vie, à laquelle les morts devenus ancêtres continuent de participer. Les applaudissements tels qu'on peut les entendre à la fin des cérémonies funéraires en Occident depuis les années 1970, et de manière plus récurrente encore ces dernières années, ne marquent-ils pas la naissance d'un nouveau rituel moderne où le bruit des corps viendrait rompre le silence imposé par la mort ? Quel sens donner à ce type de manifestation qui semble déjouer non seulement la mort, mais aussi les codes imposés par des instances dont l'autorité faiblit et qui peinent à consoler aujourd'hui ceux qui perdent un être cher ? L'applaudissement est une manière de remercier sans parole.

21. Voir en Documents.

Les membres du comité de rédaction des *Cahiers de littérature orale* se joignent aux auteurs qui ont participé à ce numéro d'hommage pour remercier Geneviève pour tout ce qu'elle a apporté, non seulement du fait de la pertinence de ses recherches, mais aussi pour la grande humanité dont elle savait faire preuve dans ses relations avec les autres.

Bibliographie

APPELFELD Aharon, 2004, *Histoire d'une vie*, 1^{ère} édition 1999, trad. ZENATTI Valérie, Éditions de l'Olivier, Paris.

CALAME-GRIAULE Geneviève, 1970, « Pour une étude ethnolinguistique des littératures orales africaines » in POTTIER Bernard (dir.), *Langages*, n° 18, p. 22-47, DOI : 10.3406/lgge.1970.2026.

CALAME-GRIAULE Geneviève, 1982, « Ce qui donne du goût aux contes » in *Littérature*, vol. 45, p. 45-60, DOI : 10.3406/litt.1982.1371.

CALAME-GRIAULE Geneviève, 1987, *Des Cauris au marché : essais sur des contes africains*, Société des africanistes, Paris, 293 p.

CALAME-GRIAULE Geneviève (dir.), 1991, *Le Renouveau du conte*, Éditions du CNRS, Paris, 449 p.

CALAME-GRIAULE Geneviève, 1996, « Éditorial » in *Cahiers de littérature orale*, n° 39-40, p. 7-17.

CALAME-GRIAULE Geneviève (dir.), 2002, *Contes tendres, contes cruels du Sahel nigérien*, Gallimard (coll. Le langage des contes), Paris, 293 p.

CALAME-GRIAULE Geneviève, 2006, *Contes dogon du Mali*, Karthala/Inalco (coll. Paroles en miroir), Paris, 243 p.

CALAME-GRIAULE Geneviève, 2009, *Ethnologie et langage. La parole chez les Dogon*, 1^{ère} édition 1965, Lambert-Lucas, Limoges, 600 p.

COLLECTIF, 1976, « Éditorial » in *Cahiers de littérature orale*, n° 1, p. 7-19.

HINDENOCH Michel, 1991, « Les nouveaux conteurs d'aujourd'hui et leur acculturation » in CALAME-GRIAULE Geneviève (dir.), *Le Renouveau du conte*, Éditions du CNRS, Paris, p. 405-413.

LA SALLE Bruno de, 2011, « Orphelins de la parole, ou l'art de conter » in *La Grande Oreille*, tome 46, p. 87.

LEGUY Cécile, 2014, « Ethnologie et langage au fil d'un parcours passionné. Geneviève Calame-Griaule (1924-2013) » in *Journal des africanistes*, n° 84-2, p. 272-285.

LEGUY Cécile, PECQUET Luc, PLATIEL Suzy, ROULON-DOKO Paulette & SEYDOU Christiane, 2015, *Sur les pas de Geneviève Calame-Griaule*, *Journal des africanistes*, n° 85-1/2, 480 p.

ONG Walter J., 1967, *The Presence of the Word: Some Prolegomena for Cultura and Religious History*, Yale University Press, New haven/London, 360 p.

Note sur les auteurs

Nicole Belmont est directrice d'études honoraire à l'EHESS, membre du laboratoire d'anthropologie sociale (LAS). Ses recherches portent sur la littérature orale européenne et particulièrement les contes merveilleux.

Cécile Leguy est professeur d'anthropologie linguistique à l'université Sorbonne Nouvelle et membre du Lacito, UMR 7107 du CNRS. Elle mène principalement ses recherches de terrain en Afrique de l'Ouest. Elle a co-dirigé, avec Luc Pecquet, Suzy Platiel, Paulette Roulon-Doko et Christiane Seydou, *Sur les pas de Geneviève Calame-Griaule*²² et avait prononcé, pour la société des Africanistes, la conférence en hommage à Geneviève Calame-Griaule²³ au Musée du Quai Branly le 5 juin 2014.

22. Voir *supra*.

23. Voir *supra*.